

PHILIPPE
CHASSAIGNE

Histoire
de l'Angleterre

des origines à nos jours



Champs histoire

Extrait de la publication

HISTOIRE DE L'ANGLETERRE

PHILIPPE CHASSAIGNE

HISTOIRE
DE L'ANGLETERRE

*Édition mise à jour
(2008)*

Champs histoire

© Aubier, 1996, Paris
© Éditions Flammarion, 2008, pour cette édition
ISBN : 9-78-2-0812-1132-2

Extrait de la publication

*À ma mère
À la mémoire de mon père
Et à D. C., bien sûr*

Avant-propos

La première édition de cet ouvrage date de 1996. Il était alors courant, en France, de souligner un certain nombre de dysfonctionnements flagrants chez nos voisins d'outre-Manche : une économie qui sortait de la récession la plus forte qu'elle ait connue depuis les années trente, un tissu social fragilisé par des inégalités criantes, une famille royale subissant de plein fouet une réelle impopularité pour la première fois depuis longtemps ; sans parler de la place marginale occupée par le pays dans l'Union européenne, soupçonné volontiers de vouloir (re)jouer la carte de la « Petite Angleterre » tournant le dos à l'Europe sous l'effet des sirènes du « grand large ». Autant d'éléments qui concouraient à donner des Britanniques l'image d'un peuple incapable d'abandonner ses illusions de grandeur, issues d'un passé glorieux mais révolu, et auquel une aimable, mais désuète, excentricité tiendrait lieu de viatique. Sous la plume des observateurs français, les commentaires sur le « Royaume démuni », voire « désuni », allaient bon train ¹.

Un peu plus d'une décennie plus tard, la donne a changé de tout au tout, ou quasiment : le pays a connu la phase d'expansion ininterrompue la plus soutenue de tout le XX^e

1. Cf. André Wilmots, *Le Royaume démuni*, Paris, 1993, et Richard Farnetti, *Le Royaume désuni*, Paris, 1995.

siècle ; le chômage de masse a laissé la place au plein emploi, ou quasiment ; depuis 2001, le PIB par tête britannique a devancé celui de la France ; la consommation intérieure progresse au rythme de 3,5 % par an ; le pays suscite une immigration soutenue, travailleurs d'Europe de l'Est ou jeunes cadres et diplômés français. Londres est devenue la capitale financière du Vieux Continent, rivalisant avec New York ; mais elle est aussi une métropole de rang mondial, multiculturelle, dont le paysage change littéralement de jour en jour, et dont l'attractivité a été consacrée par l'obtention des Jeux olympiques de 2012. Les émeutes raciales des années 1980 et 1990 ont disparu : elles semblent désormais se dérouler en France. Il n'est jusqu'à la monarchie qui, passé le coup de tempête de la mort de la princesse Diana, n'ait su remonter la pente et retrouver les faveurs du public.

Bien sûr, la situation ne s'est pas inversée totalement : il y a des zones plus sombres au tableau de l'Angleterre de 2008, tout comme, en 1996, tout n'était pas uniformément noir. Mais telles sont les représentations. L'observateur attentif, lui, s'efforcera de ne pas se satisfaire des chromos et des gros titres des journaux, devrait-il pour cela s'éloigner du fracas médiatique. Peut-être faut-il trouver là la justification première de cet ouvrage : fournir des points de repère, placer l'époque contemporaine dans une perspective à long terme qui prend d'autant plus d'importance en Angleterre que son histoire, remarquable de continuité, imprègne sans cesse le présent. Précisons-le d'emblée pourtant : par son volume, cette *Histoire de l'Angleterre*¹ ne saurait nullement prétendre à l'exhausti-

1. « Angleterre » pris ici dans le sens générique qui a eu cours depuis la fin du XVIII^e siècle, pour désigner l'entité politique administrée par Londres, et non dans son acception géographique, plus restrictive : l'une – la plus étendue sans doute, et la plus peuplée aussi – des

tivité. Son ambition est de présenter les moments clefs, les enjeux, de faire ressortir les grandes lignes de force, et de replacer l'histoire anglaise dans une perspective internationale sans laquelle, bien sûr, elle perd de son intelligibilité.

Les études anglaises ont connu en France une évolution fort contrastée. L'anglophilie, voire l'anglomanie, à la mode dès le XVIII^e siècle – pensons à Voltaire ou à Montesquieu –, fut le terreau qui permit l'éclosion, au siècle suivant, de tout un ensemble de travaux cherchant à décrire, puis à comprendre et à expliquer, le caractère et l'histoire de nos voisins d'outre-Manche¹. Suivit une période moins faste, où l'histoire académique, davantage férue d'anecdotes que d'analyse, l'emporta sur l'étude universitaire² ; jusqu'aux années 1970, les spécialistes pouvaient, en dehors de quelques grands noms – tels François Bédarida, François Crouzet, Roland Marx ou Monica Charlot –, se compter sur les doigts des deux mains.

quatre « nations » qui composent le Royaume-Uni : Angleterre, pays de Galles, Écosse, Irlande du Nord. Nonobstant les récentes évolutions sémantiques qui incitent à distinguer précisément ce qui est « anglais » et ce qui ne l'est pas, on ne peut nier le rôle moteur du peuple anglais au sein de cet ensemble, d'où notre perspective, qui prend en ligne de compte la destinée des autres « nations » lorsqu'elle se mêle à celle des Anglais, préférant laisser à d'autres spécialistes les études plus décentralisées.

1. Limitons-nous à l'évocation des ouvrages de Léon Faucher (*Études sur l'Angleterre*, 1845), Alfred Esquiros (*L'Angleterre et la vie anglaise*, 1869), Hippolyte Taine (*Notes sur l'Angleterre*, 1872), ou encore Élie Halévy (*Histoire du peuple anglais au XIX^e siècle*, 1913).

2. On opposera l'*Histoire de l'Angleterre*, de l'académicien André Maurois, parue en 1937, aux travaux d'André Siegfried, de l'École libre des sciences politiques, dont *La Crise britannique au XX^e siècle* (1931) s'est élevée depuis au rang de classique.

La recherche, se nourrissant des acquis des historiens anglo-saxons, les critiquant au besoin et les complétant, s'est maintenant renouvelée¹ ; les maîtres ont suscité des vocations, au point de faire renaître une école historique française d'études britanniques, des perspectives nouvelles sont venues ébranler un certain nombre de certitudes. Qu'il s'agisse des origines de la révolution de 1640, de la nature et de la fonction de l'État en Angleterre du Moyen Âge à nos jours, des causes de la persistante imperméabilité britannique aux révolutions du XIX^e siècle, des mécanismes de l'industrialisation, des structures sociales du pays qui inventa pratiquement la notion de « classes moyennes », de son évolution économique récente – la question du « déclin », qui eut son heure de gloire il y a une vingtaine d'années –, ou encore du rôle de l'Angleterre dans le monde, tout a été soumis à « révision ». La scientificité historique sert du reste parfois de paravent au militantisme politique pur et simple, quand il faut évoquer le tournant économique néo-libéral entrepris depuis les années 1980, les relations anglo-américaines ou le bilan du colonialisme britannique. C'est dire que loin d'être figée, l'histoire de l'Angleterre est plus riche en sujets de controverses que le public ne le supposait souvent². En 1980, Monica Charlot pouvait d'ailleurs

1. La publication de l'ouvrage de F. Bédarida, F. Crouzet et D. Johnson, *De Guillaume le Conquérant au Marché commun : dix siècles d'histoire franco-britannique* (Paris, 1979), peut être considérée comme marquant le retournement de la tendance.

2. Pour un panorama récent, se reporter à Frédérique Lachaud *et alii*, *Histoires d'Outre-Manche. Tendances récentes de l'historiographie britannique*, Paris, 2001, ou Jean-Philippe Genêt *et alii*, *Les idées traversent-elles la Manche ?*, Paris, 2007. Ces deux ouvrages sont issus de colloques organisés par le GDR CNRS 2136 « France-Îles Britanniques ».

consacrer un ouvrage à l'« Angleterre, cette inconnue ¹ ». Près de trois décennies plus tard, c'est à une approche dépoussiérée, si l'on ose dire, de l'histoire anglaise que nous convions le lecteur, pour dissiper les méconnaissances, les approximations ou les ignorances qui persistent encore trop souvent.

1. Monica Charlot, *L'Angleterre, cette inconnue. Une société qui change*, Paris, 1980.

PREMIÈRE PARTIE

À LA PÉRIPHÉRIE DE L'EUROPE
(Des origines à 1558)

I

La formation du peuple anglais

L'usage du nom d'« Angleterre » pour désigner la partie centrale des îles Britanniques s'imposa au VIII^e siècle ; son étymologie évidente – le « pays des Angles », au demeurant une peuplade saxonne – est cependant trompeuse : ces envahisseurs barbares, arrivés de Germanie au V^e siècle de notre ère, n'étaient en fait que l'un des peuples à avoir alors traversé la mer du Nord. De plus, si l'élément anglo-saxon est prédominant dans le « peuple anglais », il n'est que l'une des pièces d'un vaste puzzle. Il n'en est même pas la plus ancienne, et, depuis la préhistoire, des vagues d'envahisseurs se succédèrent les unes aux autres, réalisant ainsi un vaste brassage ethnique.

Le poids de l'insularité

Atouts et contraintes du milieu géographique

« Messieurs, l'Angleterre est une île, et je devrais m'arrêter là » : la phrase, par laquelle le politologue André Siegfried ouvrait en Sorbonne son cours d'histoire des îles Britanniques, est au fil des décennies entrée dans la légende. Une île, l'« Angleterre » en est une depuis la

brutale remontée du niveau des mers, consécutive à un réchauffement climatique qui se produisit il y a environ 12 000 ans, connu sous le nom de transgression flandrienne. Les îles Britanniques se trouvèrent alors séparées du continent par un bras de mer de 30 à 150 kilomètres de large : *the Channel*, notre « Manche ». Pourtant, l'Angleterre au sens strict n'est, on le sait, qu'une partie d'un vaste archipel, qui couvre 307 000 km² et s'étend – des îles Anglo-Normandes aux îles Shetland – sur une longueur de 1 100 km, du 49^e au 61^e degré de latitude nord. Associée au pays de Galles et à l'Écosse, elle forme la Grande-Bretagne (225 000 km²) ; l'addition de l'Irlande, et des îlots alentour, forme alors les îles Britanniques.

Une histoire géologique tourmentée est responsable du fort contraste des paysages qui frappe l'attention du géographe comme celle du touriste. Au nord et à l'ouest, des massifs anciens remontant à l'ère primaire, riches en ressources minérales (houille, étain, fer, plomb argentifère) et qui, bien que rabotés par l'érosion, fournissent au pays ses points culminants : le mont Ben Nevis en Écosse (1 343 m), le mont Snowdon au pays de Galles (1 090 m) ou encore le district des Lacs (977 m au Sca Fell). Au sud et à l'est, de vastes bassins sédimentaires de l'ère secondaire, aux riches sols limoneux, tel le bassin de Londres. Ici, l'altitude moyenne ne dépasse pas 200 à 250 mètres. Le plissement alpin, à l'ère tertiaire, puis, au quaternaire, les glaciations, remodelèrent encore le relief, comme en témoignent respectivement les *Lowlands* écossais – en fait, un fossé d'effondrement –, et les multiples vallées glaciaires, ou *lochs*, qui donnent aux côtes septentrionales des îles Britanniques leur facture typique.

L'influence de la mer est, de fait, partout sensible. La découpe des côtes fait qu'aucun point du territoire n'en est distant de plus de 120 km. Les nombreux fleuves et rivières

qui parsèment le pays accentuent encore cette interpénétration des éléments. Bon nombre de vallées fluviales se trouvèrent transformées en larges bras de mer à l'occasion de la transgression flandrienne : ainsi naquirent les *Firths* écossaises, la *Mouth of Severn* et l'embouchure de la Tamise. La variété des reliefs littoraux est immense, des dunes du Suffolk et des marais de la Wash aux blanches falaises crayeuses du Kent, qui valurent à l'île son premier nom, donné par les marins de l'Antiquité : *Albion*, l'île blanche. C'est également à la mer que le climat anglais doit son humidité proverbiale : elle tempère les excès thermiques et nourrit les nuages apportés par les perturbations océaniques qui balaient le pays d'ouest en est de façon quasi permanente. Aussi les écarts de température sont-ils très réduits : 8 à 9 degrés d'amplitude thermique annuelle sur la côte ouest, 10 à 12 pour la côte est, moins arrosée (700 mm de précipitations contre près de 1 000), et donc au climat un peu plus rude. Douceur, humidité et richesse des sols des plaines se conjuguent pour faire de l'Angleterre le pays où peut pousser une flore plus variée que partout ailleurs au monde.

La préhistoire

Grâce aux fouilles archéologiques, et en particulier celles des tombes, ou *barrows*, nous pouvons prendre la mesure des va-et-vient des populations au cours de cette longue période qui ne prit fin qu'en 55 av. J.-C., avec la première invasion romaine. Tentons de présenter un cadre chronologique clair : le paléolithique, pendant lequel l'archipel, occupé dès 500 000 ans avant notre ère¹, ne fut peuplé que de façon intermittente, en raison

1. Comme l'atteste la découverte d'un fragment de tibia sur le site de Boxgrove fin 1993 ; il détrône ainsi ceux de Clacton-on-Sea et de Swanscombe, remontant à 350-300 000 av. J.-C.

Décolonisation et <i>Commonwealth</i> (1955-1979)	427
<i>La décolonisation et ses crises</i> , 427 ; <i>La relève de l'empire : le Commonwealth</i> , 430 ; <i>Un problème insoluble : l'Irlande</i> , 431	
XXI. L'édification d'un monde nouveau ? (1945-1979).....	435
L'instauration de l'État providence.....	435
<i>Une économie dirigée par l'État</i> , 435 ; <i>L'État providence et les grandes réformes</i> , 437 ; <i>Les difficultés (1947-1951)</i> , 439	
L'âge d'or de l'Angleterre (1951-1964) ?	443
<i>Prouesses économiques et « société d'abondance »</i> , 443 ; <i>Un consensus en faux-semblant ?</i> , 445	
Mal anglais et société permissive (1964-1979).....	449
<i>De l'« économie régulée » à l'économie dérégulée</i> , 449 ; <i>L'impuis- sance gouvernementale</i> , 454 ; <i>Société permissive ou quête d'un art de vivre ?</i> , 459	
XXII. Les « années Thatcher » (1979-1997)	465
Thatchérisme et « majorisme » : une même révolution conservatrice ?	466
<i>Deux leaders, deux styles</i> , 466 ; <i>Un même ensemble de valeurs</i> , 468	
La fin du consensus d'après-guerre	470
<i>Le tournant néo-libéral</i> , 470 ; <i>La fin de la concertation avec les syndicats</i> , 476 ; <i>La réforme des collectivités locales</i> , 477 ; <i>Faire des inégalités vertu</i> , 479	
Un paysage politique profondément modifié.....	484
<i>Le parti conservateur, de l'hégémonie à la division</i> , 484 ; <i>Du travaillisme ancienne manière au « nouveau parti travailliste » (New Labour)</i> , 487 ; <i>Les tiers partis : une existence difficile</i> , 490	
Une politique extérieure volontariste	491
<i>Le retour sur la scène internationale</i> , 491 ; <i>La question euro- péenne : de la « gaulliste de Grantham » à l'« europhile de Brixton » ?</i> , 495	

XXIII. Depuis 1997 : une « Grande-Bretagne nouvelle » ?	500
Un nouvel « âge d'or » de l'économie britannique.....	501
<i>Un cycle de croissance économique ininterrompue</i> , 501 ; <i>La fin du « déclin »</i> , 504 ; <i>De Thatcher à Blair : la continuité des choix macro-économiques</i> , 506	
Une « ère Blair ».....	511
<i>Tony Blair, incarnation de la Grande-Bretagne moderne ?</i> , 511 ; <i>Les victoires travaillistes : 1997, 2001, 2005</i> , 513 ; <i>Des réformes institutionnelles importantes</i> , 518 ; <i>Une monarchie redynamisée</i> , 525 ; <i>Une succession manquée ?</i> , 527	
Un rôle international encore renforcé.....	529
<i>Une Grande-Bretagne « trait d'union » entre les États-Unis et l'Europe ?</i> , 530 ; <i>L'imbroglie irakien</i> , 534	
<i>Repères chronologiques</i>	539
<i>Bibliographie</i>	555
<i>Index des noms et des matières</i>	571
<i>Cartes</i>	587